

de reproducteurs étrangers, ce qui occasionne ordinairement des dépenses très-élevées et dont les résultats sur l'amélioration générale de la race sont fort restreints.

Le reproducteur étranger, quelles que soient ses hautes qualités, ne lutte que pendant un petit nombre d'années contre le mauvais régime. Les premiers produits du croisement sont d'ordinaire assez beaux, promettent beaucoup; ils tendraient même ce qu'ils promettent s'ils étaient mieux nourris; mais on ne leur accorde pas de nourriture et de soins exceptionnels; ils sont soumis au même traitement que les sujets non améliorés, et arrivés à l'âge d'adulte ils ne sont guère préférables à ces derniers. Quelquefois même leur taille et leurs formes sont plus défectueuses que chez les bestiaux communs; de sorte qu'en retour de toutes les dépenses faites pour l'achat d'animaux améliorateurs, on a obtenu que de très-minces succès.

Si le traitement et le régime ordinaire des moutons communs subissaient quelques transformations; si, par exemple, on nourrissait mieux les reproducteurs mâles et femelles, si l'on adoptait un meilleur système d'élevage, les choses se passeraient bien autrement. Sans dépenses, et presque à l'insu de l'éleveur lui-même, une alimentation judicieuse améliore sûrement une race. Par cela même qu'un jeune animal est mieux nourri, mieux élevé, il prend une taille plus forte et sa conformation s'améliore considérablement.

Dès la première génération, le perfectionnement dû au bon régime est visible pour l'observateur; à la seconde il augmente, et à la troisième ou à la quatrième il est remarquable, même pour celui qui n'est pas connaisseur.

En général, on ne devrait jamais avoir recours aux reproducteurs améliorateurs étrangers à la race dans l'unique but d'augmenter la taille des animaux communs. Le bon régime suffit, il est même le seul moyen d'arriver au succès, tout autre moyen ne produirait qu'une amélioration momentanée et factice. Mais les reproducteurs étrangers pourront avoir d'excellents effets dans le perfectionnement des moutons, sous le rapport de la conformation et sous celui des qualités de la laine; et encore le succès ne sera-t-il complet qu'à la condition que la bonne alimentation vienne aider le travail améliorateur du reproducteur étranger.

On sépare trop souvent ces deux moyens de perfectionnement, tandis que le bon soins seul suffirait pour faire comprendre que l'un ne peut aller sans l'autre.

Lorsqu'on n'est pas en état d'augmenter la quantité et la qualité des aliments, il vaut infiniment mieux se contenter de la race commune et garder dans sa bourse l'argent qu'on destinait à l'achat des reproducteurs; car cette race commune s'est formée sous l'influence du régime actuel et elle seule peut réussir quelque peu dans d'aussi mauvaises conditions. Les animaux améliorés sont mieux conformés, produisent plus que les autres avec la même quantité de nourriture, mais ils sont en même temps plus exigeants et si leurs exigences ne sont pas satisfaites, ils deviendront même inférieurs aux bestiaux communs.

Ce que nous avançons ici, nous pouvons le prouver très-facilement. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les éleveurs canadiens ont commencé l'amélioration des différentes espèces d'animaux domestiques et pourtant quels en ont été les résultats sur le perfectionnement général de ces bestiaux?

Les dépenses effectuées dans ce but, ont été immenses. On a payé des sommes folles pour l'achat de reproducteurs étrangers; cependant nos animaux sont tout aussi défectueux qu'ils l'étaient il y a trente ans. Nous voyons bien d'excellents éleveurs dont les étables sont remplies de splendides animaux; mais l'amélioration n'est pas encore sortie

de leurs troupeaux, leurs voisins mêmes n'ont pas fait de progrès sensibles dans cette voie.

Les succès des premiers proviennent ce que peut produire un élevage intelligent, en même temps qu'ils démontrent que l'emploi des types améliorateurs n'a aucun effet durable s'il n'est accompagné de bons soins et d'une alimentation plus riche et plus abondante.

Le sevrage bien dirigé contribue puissamment à perfectionner les races, il fait partie d'un bon système d'amélioration. Tout sevrage doit être graduel, c'est-à-dire que les jeunes animaux, agneaux ou autres, doivent être amenés insensiblement à remplacer le lait de la mère par des aliments fournis par la culture.

Dans ce but, aussitôt que les jeunes agneaux commencent à manger au râtelier, ce qui a lieu, comme nous l'avons dit, vers l'âge de trois semaines, on allie au lait des brebis quelque aliment plus substantiel. On leur donne, par exemple, un peu d'orge ou d'avoine, ce dernier grain surtout leur plaît beaucoup. On obtient aussi d'excellents effets avec les fèves-roles et les pois. La farine d'avoine mélangée avec un peu de son n'est pas non plus à dédaigner. Enfin à tous ces aliments on ajoutera du bon foin de prairie. On recommande de concasser les fèves-roles et les pois ou de les faire ramollir dans l'eau bouillante avant de les donner aux agneaux. Ces derniers ont, il est vrai et malgré leur jeune âge, une très-grande puissance de mastication; mais si les grains durs sont préparés d'avance, les agneaux éprouveront moins de difficulté à les consommer et s'en assimileront plus complètement les principes nutritifs.

A cet âge surtout on doit éviter de mettre les agneaux sur des pâturages riches et frais; car ils y seraient exposés à des diarrhées très-persistantes et à des maladies inflammatoires très-dangereuses et quelquefois mortelles.

Jusqu'à l'âge de deux mois, les agneaux doivent avoir toute liberté de prendre au pis de leurs mères tout le lait dont ils auront besoin et qu'elles pourront leur donner; mais plus tard, leurs forces ont augmenté, ils sont devenus plus exigeants et la lactation a déjà diminué dans une forte proportion. Il est devenu alors absolument nécessaire de commencer sérieusement le sevrage.

A cet effet, on sépare les petits de leurs mères; et on les conduit sur des pâturages riches, succulents et parfaitement assainis. Cette dernière condition est excessivement importante, néanmoins on n'y fait jamais attention et nous voyons des éleveurs laisser paître leurs agneaux et leurs bêtes adultes sur des terrains très-humides avec autant d'insouciance que s'il ne devait en résulter rien de fâcheux. Cependant il est presque impossible qu'un troupeau pâture sur un terrain humide sans qu'un grand nombre de bêtes ne soient atteintes de la pourriture, maladie lente, mais incurable et qui emporte chaque année beaucoup de moutons. L'éleveur soigneux et connaisseur éloignera donc ses moutons et surtout ses agneaux de tout pâturage humide.

Pendant quelque temps encore, on mettra les petits avec leurs mères tous les soirs pour les séparer de nouveau le matin suivant, afin que le sevrage ne soit pas trop brusqué. Nous avouons que cette pratique, excellente en elle-même, ne laisse pas que d'être très-embarrassante puisque tous les matins il faut procéder à un nouveau triage. Mais cette peine obtient bientôt sa récompense, par la rapidité avec laquelle les agneaux grandissent et le repos que les brebis en ressentent. D'ailleurs l'embarras ne dure pas longtemps; huit jours de cette pratique suffisent pour familiariser les uns et les autres avec la séparation, après quoi on peut effectuer le sevrage complet.